

Ces 10 pages sont extraites de l'ouvrage « les cuirassés français de 23500 tonnes, éditions des 4 Seigneurs, Grenoble 1980, de Robert Dumas et Jean Guiglini.

1^{re} ARMÉE NAVALE

Pièce n° 1

COMMANDANT EN CHEF

N° 1283

A bord du *Courbet* en mer
le 17 août 1914

*Le Vice-Amiral Boué de Lapeyrère
Commandant en Chef la 1^{re} Armée Navale
à Monsieur le ministre de la Marine, Paris
(Cabinet du Ministre)*

Monsieur le Ministre,

Conformément aux indications de votre télégramme n° 3189 du 13 août courant, j'ai décidé de faire exécuter dans la nuit du 15 au 16 août et dans la journée du 16, par toutes les forces disponibles un raid dans l'Adriatique ayant pour objet de surprendre les bâtiments autrichiens qui pouvaient tenir le blocus des côtes du Montenegro.

Les cuirassés de l'Armée Navale et trois escadrilles de torpilleurs placés sous ma direction devaient suivre pendant la nuit la côte italienne à plus de 10 milles au large pour se trouver à la hauteur d'Antivari le lendemain à 9 heures du matin tandis que les croiseurs, sous la direction de l'Amiral de Sugny, auxquels s'étaient adjoints les navires anglais de l'Amiral Troubridge suivaient la côte d'Albanie pour me rejoindre au rendez-vous devant Antivari.

Pour fixer les détails de cette opération, l'ordre n° 114 du 16 août dont un exemplaire est ci-joint fut remis aux chefs de groupe au cours d'une conférence tenue à bord du *Courbet* au Nord de l'Île Fano et à laquelle assistait l'Amiral Troubridge.

A 19 heures le 15 août, les forces navales anglaises et françaises concentrées à une dizaine de milles au Nord de l'Île Fano appareillaient dans les conditions indiquées par l'ordre précité.

Pendant la nuit aucun incident ne se produisit dans la navigation des deux groupes.

A 6 heures du matin le 16 août, le premier groupe placé sous ma direction, formé en ligne de file dans l'ordre suivant :

- section hors rang,
- 1^{re} Escadre de Ligne,
- 2^e Escadre de Ligne,
- torpilleurs en avant et sur les flancs, aux postes de protection contre les sous-marins,

faisait route au N.20.E le cap un peu au Nord d'Antivari.

A 8 heures 30, à 15 milles de la côte, les vigies signalent droit devant sous la terre, deux fumées, puis, quelques minutes après, deux autres fumées dans le S.80.E.

En approchant, on reconnaît que les deux premières fumées proviennent de deux torpilleurs qui s'éloignent dans la direction de Cattaro et que les deux autres sont celles d'un petit croiseur à deux cheminées, type *Zenta* précédé par

un torpilleur d'escadre du type *Huszar*. Ces deux bâtiments font route à toute vitesse le long de terre se dirigeant vers Cattaro.

La route de l'Armée est inclinée progressivement d'abord jusqu'au N.5.E. puis jusqu'au N.10.0. de manière à couper la route aux deux bâtiments.

Les torpilleurs sont placés à gauche de l'Armée de manière à dégager le champ de tir.

Arrivé à 14 000 mètres des bâtiments qui se dérobent le long de terre, on reconnaît qu'ils portent le pavillon national autrichien.

Le signal de branle-bas de combat, battant depuis un moment, est amené ; la vitesse est portée à 17 nœuds. On aperçoit en même temps à 6 heures 45 l'escadre légère et la division anglaise qui arrivent par le Sud.

Le torpilleur gagne franchement sur l'avant. On manœuvre à partir de 9 heures pour lui couper la route et à 9 heures 2 minutes le *Courbet* ouvre le feu simultanément sur le torpilleur avec les 14 cm et sur le croiseur avec les 30 cm. La distance au croiseur est de 12 000 mètres.

Le croiseur autrichien a ouvert le feu. Les coups de ses pièces de 12 tombent à 3 ou 400 mètres de la ligne.

Le *Jurien de la Gravière* et les torpilleurs sont lancés à la poursuite du torpilleur mais son avance est trop grande et ils ne parviennent à l'approcher à distance d'ouverture de feu qu'au moment où il réussit à gagner Cattaro.

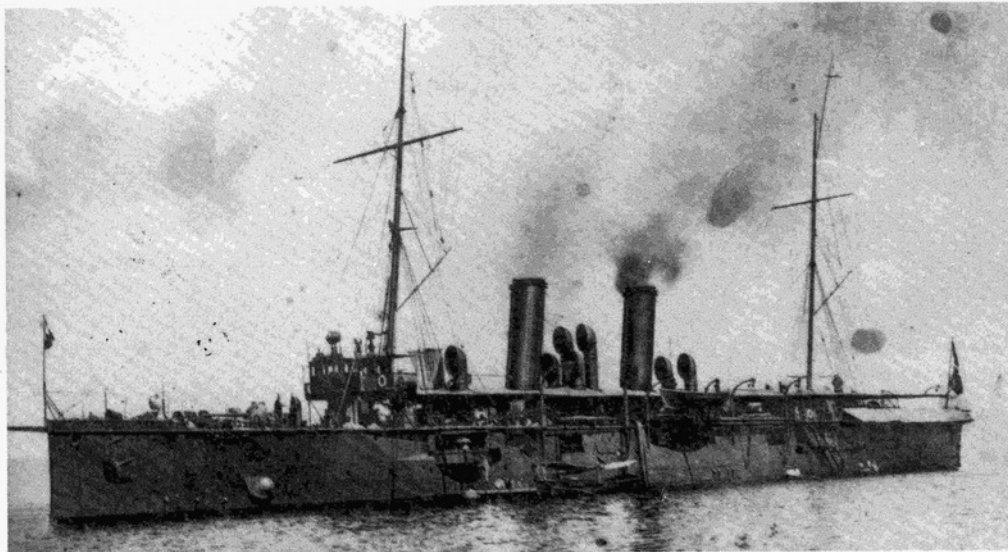
Dès 9 heures 12 le croiseur a été arrêté ; une grande colonne de vapeur et de fumée sort de ses cheminées et de son arrière.

Les cuirassés ont reçu l'ordre de cesser le feu à 9 heures 20 et à 9 heures 25 toute la ligne vient sur la gauche par la contre marche pour se rapprocher du croiseur autrichien à bord duquel un incendie fort important semble s'être déclaré.

On aperçoit des explosions successives comme celles que pourraient produire des mines et une épaisse colonne de fumée blanche sort depuis le milieu jusqu'à l'arrière du bâtiment. L'arrière s'enfonce progressivement.

La perte de ce croiseur n'est pas douteuse et, tous les torpilleurs étant partis à la poursuite du torpilleur autrichien, je demande au contre-amiral Troubridge d'envoyer ses destroyers porter secours au bâtiment en feu ; mais à 9 heures 35, après quelques explosions plus fortes, le croiseur se mâte à 45° environ l'avant et jusqu'à la moitié du navire hors de l'eau, puis il coule ainsi par l'arrière sans avoir amené son pavillon.

Le croiseur léger austro-hongrois *Zenta*



Les forces alliées firent alors route vers le canal d'Otrante et la division anglaise ayant reçu de son Gouvernement l'ordre d'exécuter une nouvelle mission dans les parages des Dardanelles, s'éloigne dans le Sud.

La nécessité d'être sorti de l'Adriatique avant la nuit ne m'a pas permis de pousser plus loin ma reconnaissance sous peine d'être exposé à des attaques de torpilleurs dans des conditions défavorables ; étant donné que mes torpilleurs étaient pour la plupart à la limite de leur approvisionnement de combustible.

D'ailleurs, il eût été tout à fait illusoire de tenter quoi que ce fût contre les batteries blindées de Cattaro et j'ai voulu ne pas indiquer d'intentions à l'égard de cette place avant d'avoir eu les renseignements indispensables que j'essaye de me procurer auprès des Autorités monténégrines. Pour débiter dans mes informations, j'ai fait prendre par le Chef de la 2^e Escadrille un indigène de Dulcigno qui est maintenant à bord du *Courbet*.

Le Gouverneur de Dulcigno a eu une entrevue rapide avec le Capitaine de Frégate commandant la 2^e Escadrille, d'où il résulte que : ce fonctionnaire qui parle admirablement le français n'est au courant d'aucun des mouvements des Autrichiens.

Je vais tâcher de me procurer des renseignements à ce sujet par l'intermédiaire de l'indigène actuellement à bord du *Courbet*.

En résumé, pour me conformer à vos intentions, j'ai d'un côté, essayé d'entrer en relations avec le Monténégro et d'autre part, j'ai fait devant Antivari une manifestation qui a eu pour résultat de détruire ou de mettre en fuite les Forces Navales autrichiennes, malheureusement bien modestes, qui bloquaient ce port.

Le croiseur était selon toutes probabilités occupé à mouiller des mines autant qu'ont pu nous le faire supposer les petites explosions successives qui se sont produites à son bord avant qu'il ne disparaisse.

Dans les coups de canon qui ont été tirés contre les bâtiments autrichiens, plusieurs avaries sérieuses se sont produites dans le matériel d'artillerie, en particulier sur le *Condorcet* et la *Justice* qui ont eu :

Le premier, deux pièces de 24 avariées au point de ne plus servir par suite de la rupture d'une frette de volée.

Le deuxième une pièce de 19 cm brisée au renfort. Un rapport détaillé et technique vous sera adressé dès que les Commandants de ces bâtiments auront pu me rendre compte d'une manière précise de ces avaries.

Le moral du personnel est toujours excellent, malgré les fatigues énormes qu'il subit depuis plus de 15 jours déjà, et, si je ne peux avoir de base d'opérations dans les environs immédiats, il sera indispensable que je retourne à Malte non seulement pour me ravitailler, mais aussi et surtout pour faire reprendre haleine au personnel et laisser visiter les machines et chaudières.

Mon intention est alors de laisser en croisière les 6 croiseurs et les torpilleurs qui auront à leur disposition les trois charbonniers et le pétrolier mouillés depuis hier au Sud du Cap Bianco, c'est-à-dire en pleine mer et dans un endroit d'où ils devront appareiller au premier vent.

Depuis deux jours que la reconnaissance d'Antivari a été faite, nous attendons en vain l'escadre autrichienne et notre charbon disparaît.

L'accident survenu à la *Démocratie* dans la brume, et dont je vous ai rendu compte télégraphiquement, complique encore notre situation et m'impose de prendre des mesures pour remettre en état le plus tôt possible personnel et matériel afin que les unités disponibles puissent donner leur rendement maxi-

mum. Nos opérations ne pourront vraiment être fructueuses que lorsque nous aurons une base solide à l'entrée de l'Adriatique et, à défaut de Corfou, cette base me semble devoir être Vallona, si comme je vous l'ai demandé télégraphiquement, je puis en disposer.

Faute de base dans ces conditions, nous fatiguerons personnel et matériel et nous risquerons d'être surpris dans une situation vraiment défectueuse.

Signé : Lapeyrière

1^{re} ARMÉE NAVALE

Pièce n° 1 bis

Année 1914

16 août

ORDRE N° 114

I. L'intention du Commandant en Chef étant d'aller surveiller les environs d'Antivari et de détruire les bâtiments autrichiens bloqueurs, s'il y en a, les dispositions suivantes seront prises.

II. La section hors rang suivie des deux escadres de ligne et des 2^e, 4^e et 5^e escadrilles de torpilleurs partira à 1 heure du matin, le 16 août, d'un point situé à 10 milles à l'Est du feu du Cap d'Otrante, pour se présenter devant Antivari vers 9 heures du matin le 16 août. La vitesse sera, en conséquence, réglée à 16 nœuds. Les recommandations les plus strictes seront faites pour assurer l'extinction de toutes les lumières. On n'échangera point de signaux lumineux.

La même interdiction est faite au sujet des projecteurs qu'il faut à tout prix éviter d'allumer pour ne pas déceler la présence des escadres aux torpilleurs qui pourraient circuler dans ces parages. Les Officiers, devront dîner à 5 heures et les feux des cuisines seront tous éteints à 6 heures.

Les équipages devront être plus que jamais tenus en éveil pendant l'exécution de ce coup de main qui peut avoir les plus grandes conséquences si, comme la chose est possible, toutes les forces autrichiennes se trouvent entre Cattarro et Antivari.

III. Tandis que les Escadres de Ligne et les 2^e, 4^e et 5^e Escadrilles de torpilleurs feront route par la côte italienne, les deux divisions légères, sous la conduite de M. le Contre-Amiral De Sugny passeront à proximité des côtes albanaises et quitteront les parages de l'Île Fano en temps utile pour opérer leur jonction avec les forces de ligne devant Antivari à 9 heures du matin.

Il est bien entendu que si un combat avait lieu avant l'arrivée des escadres devant Antivari, les Divisions Légères ne devraient pas hésiter à marcher au canon pour prendre part à la bataille.

La 3^e Escadrille devra se tenir dans les environs du Cap Bianco pour y attendre l'arrivée des transports de charbon et de mazout qui aura lieu probablement dans la matinée du 16.

IV. Le Commandant en Chef compte que ce coup de main sera effectué avec la vigueur et la célérité indispensables à sa réussite et, une fois de plus, il fait appel en toute confiance au patriotisme et au dévouement de tous.

V. L'intention du Commandant en Chef est que tous les bâtiments aient quitté l'Adriatique, le 16 août, avant la nuit pour rallier la zone située au Sud de l'Île de Fano et à l'Ouest de Corfou. Tout torpilleur ou navire ne pouvant pas suivre s'efforcera de rallier cette zone et y prendra les postes suivants :

- cuirassés de la 1^{re} Escadre de ligne : 12 milles au Sud du feu de Fano ;
- cuirassés de la 2^e Escadre de ligne : 3 milles à l'Ouest du poste précédent ;
- croiseurs : 3 milles à l'Ouest du poste précédent ;
- torpilleurs : Baie de Saint-Georges, Corfou, ne devront y rallier que de jour après échange des signaux de reconnaissance avec le *Blenheim*.

P.O. Le Contre-Amiral
Chef d'Etat-Major de la 1^{re} Armée Navale
Signé : Illisible

Pièce n° 2

EXTRAIT DE LA REVUE MARITIME

N° 204-Novembre 1963

Article reproduit avec l'aimable autorisation
de la « Revue Maritime »

L'AFFAIRE DE LA ZENTA

13 août 1914 : La déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie trouve l'Armée navale à Malte. C'est une force imposante : 7 croiseurs cuirassés et une quarantaine de torpilleurs éclairent et protègent un corps de bataille de 13 cuirassés¹ dont le *Courbet* sur lequel l'amiral a sa marque et son frère le *Jean-Bart*. Ces deux bâtiments, alors tout récents, et dotés des appareils de direction de tir les plus modernes (transmissions électriques à recopie sans lecture Le Comte-Aubry, conjugateur graphique Le Prieur, correcteurs mécaniques de distance et de dérive, etc...) constituent un des atouts majeurs de l'armée navale.

Après une année d'activité intense, celle-ci navigue bien, les résultats des exercices de tir de l'été ont été bons et il semble que l'on puisse envisager l'avenir avec confiance. A vrai dire la protection contre les sous-marins et les mines est bien médiocre, mais ce qui est plus surprenant, à une époque où l'on croit que la décision sera obtenue par le canon, en bataille rangée, ce sont certaines lacunes de la préparation au combat. C'est ainsi que, quoi qu'il n'existe aucune consigne pour le choix des objectifs et malgré que le *Courbet* doive tirer en concentration avec le *Jean-Bart*, aucun ordre n'a été donné à ce sujet, malgré l'insistance de son officier de tir.

Il est vrai que l'Etat-Major est surchargé de travail par l'organisation du ravitaillement de la flotte, les consultations avec les Anglais et, enfin, l'établissement d'un plan d'opération. Car, chose étrange, aucune action n'a été préparée contre la flotte autrichienne qui actuellement bloque le Monténégro. On ne peut cependant laisser durer cette situation et une démonstration de force rapide s'impose qu'on prépare en hâte.

1. 1 section hors rang : *Courbet* et *Paris*. 1^{re} escadre : 6 cuirassés type *Voltaire*. 2^e escadre : 5 cuirassés type *Patrie*. 1^{re} division légère : 4 croiseurs cuirassés de 14 500 t. 2^e division légère : 3 croiseurs cuirassés de 12 000 t. 7 escadrilles de torpilleurs.

L'armée navale appareille donc le 14. Son but est d'effectuer un raid sur Cattaro pour faire lever le blocus du Monténégro et de ramasser tout ce qu'on pourra trouver de navires autrichiens à la mer en cours de route.

Pendant que les navires déployés en râteau remontent l'Adriatique, on s'installe petit à petit dans la guerre et on commence à s'organiser. Le 15, le sous-chef d'état-major chargé des questions d'artillerie, demande à l'officier de tir du *Courbet* quelles consignes il convient de donner au *Jean-Bart* pour le tir en concentration. Mieux vaut tard que jamais ! La vitesse de chargement des pièces de 305 étant de 45 secondes, on décide que les deux bâtiments tireront par salves alternées décalées de 22 secondes, le *Jean-Bart* tirant après le *Courbet*. Cet ordre est transmis au destinataire par signaux à bras et les distributeurs de salves sont réglés à 45 secondes.

Mais on en reste là. Aucune consigne n'est donnée pour le tir des pièces de 138, non plus, d'ailleurs que pour le tir des deux autres escadres cuirassées.

Cependant on approche du but. Le 16, par un temps magnifique, l'armée navale qui n'a rien trouvé à la mer, se rabat sur Antivari. Les escadres légères ont rallié au rendez-vous et on n'est guère loin de ce port quand, vers 8 h 30, le *Courbet* aperçoit par 60° tribord un torpilleur autrichien du type *Uhlán* et, par 80° tribord un petit croiseur du type *Zenta* qui semble occupé à mouiller des mines.

Les Autrichiens aussi ont vu les navires français, ils n'insistent pas et cherchent à s'échapper vers Cattaro à toute vitesse, tout en se rapprochant de la côte.

A ce moment, les forces légères sont trop loin pour pouvoir intervenir utilement mais les navires de ligne sont bien placés pour intercepter l'ennemi et les douze cuirassés, en ligne de file, *Courbet* et *Jean-Bart* en tête, augmentent de vitesse pour lui couper la route. Puis on hisse le petit pavois et on rappelle aux postes de combat.

Sur le *Courbet*, l'amiral et son état-major se sont installés avec le commandant sur la passerelle du blockhaus pour observer les événements. Événements qui, du reste, devraient être exempts d'imprévu car ce n'est pas la *Zenta*, dont la malheureuse artillerie de 120 porte à peine à 10 000 mètres, qui pourra y changer grand-chose. On va tirer comme à l'exercice. Ordre est donné de prendre le croiseur ennemi comme objectif. Les transmissions de tir sont branchées à la fois sur les 305 et sur les 138 et toute l'artillerie du *Courbet* est pointée sur la *Zenta*... Jusque-là, tout va très bien.

Mais, soudain, l'amiral prie le commandant de faire envoyer un coup de semonce au croiseur autrichien. L'officier de tir téléphone donc au poste central de faire tirer un coup de semonce par la tourelle 1. Surpris par ce terme inusité, le central commence par en demander répétition. L'ordre est cependant enfin compris et transmis quand le commandant avise l'officier de tir que l'amiral désire deux coups au lieu d'un seul. D'où nouvelle explication téléphonique au poste central. Cependant la distance diminue et approche de 13 500 mètres, limite de portée des 305 : la tourelle s'apprête à tirer deux coups.

Mais l'amiral, pensant qu'il serait bon de semoncer aussi le torpilleur, demande qu'on tire sur lui un coup de 138. Du coup, l'officier de tir objecte au commandant qu'il est impossible de tirer un seul coup de 138, la même lampe feu étant commune aux trois pièces de chaque casemate. Il demande en outre à faire débrancher les transmissions de la casemate 7 du réseau de l'artillerie principale afin de pouvoir leur faire afficher les éléments du torpilleur.

Après réflexion, on décide donc que la casemate tirera trois coups, mais on juge inutile de débrancher ses transmissions pour une seule salve de semonce. Fâcheuse décision, car l'officier de tir adjoint, chargé du tir de la casemate, devra donner ses ordres par porte-voix au poste central, celui-ci les téléphonera au téléphoniste de la casemate qui les criera aux servants des pièces. Ces derniers devront utiliser ces éléments en prenant bien soin, contrairement à ce qu'ils sont entraînés à faire, de ne pas recopier les indications de leurs appareils qui, elles, correspondent à la *Zenta*. Adieu direction de tir perfectionnée !

A coup sûr, tout cela est regrettable. Mais, ce qui l'est bien plus, c'est que personne n'informe le *Jean-Bart* de ces décisions « in extremis ». Celui-ci se tient donc simplement prêt à appliquer les consignes de tir en concentration qu'il a reçues la veille, lesquelles ne prévoient aucun coup de semonce. Sur le *Courbet*, dans l'excitation de la discussion, personne n'y pense.

La tourelle 1 tire... Et à la surprise générale, 22 secondes après, le *Jean-Bart* envoie une salve de réglage normale sur la *Zenta*.

C'est malencontreux, mais tant pis ! Puisque le feu est ouvert, le mieux est de continuer en appliquant, cette fois, les consignes communes aux deux navires. L'officier de tir du *Courbet* reçoit donc l'ordre de commencer le feu et, les points de chute des coups de semonce ayant été correctement observés, le *Courbet* tire une première salve de réglage qui est appréciée encadrante. Tout est rentré dans l'ordre et il semble que désormais le tir va s'effectuer normalement. Pour le moment, c'est au *Jean-Bart* de tirer... Mais une dizaine de secondes après la salve du *Courbet*, une bruyante canonnade se déchaîne : l'amiral vient d'ordonner l'ouverture générale du feu ! Et chaque cuirassé tire, au moment de son choix, sur le but qu'il préfère pour peu qu'il soit à sa portée.

Désormais, autour de la *Zenta*, et du *Uhlan*, s'élève une forêt de gerbes où personne ne peut distinguer ses points de chute de ceux du voisin. Le *Courbet*, dont le tir est réglé, tire encore quelques coups. Puis, la *Zenta* commençant à couler, le feu cesse après une vingtaine de minutes de cette canonnade désordonnée.

Pendant que l'artillerie principale se livre à cette exhibition spectaculaire, la mise en œuvre de l'artillerie secondaire du *Courbet* provoque d'autres déboires. En effet, tout d'abord, l'officier de tir adjoint n'arrive pas à obtenir une distance télémétrique du *Uhlan*. Renseignements pris, le télémètre est utilisé par l'état-major qui fait prendre la distance de deux croiseurs anglais apparus sur les lieux. Mais l'amiral s'impatiente du retard des coups de semonce de 138 ; il faut tirer de suite. Bon ! on utilisera une distance estimée à vue, comme au bon vieux temps ; quoiqu'à environ 9 000 mètres ce ne soit guère fameux.

Les trois coups partent enfin, mais, à ce moment, les bâtiments ont déjà ouvert le feu et, dans la quantité de gerbes qui entourent le navire autrichien, il est impossible de distinguer les points de chute de 138. Le *Uhlan* en profite et forçant de vitesse, réussit à s'échapper vers Cattaro, indemne.

Mais la *Zenta* qui coule continue bravement à tirer de toutes ses pièces intactes. Tir sans espoir dont les coups tombent à trois ou quatre mille mètres du *Courbet* mais qui obtient cependant un résultat inattendu : les gerbes sont aperçues... par l'amiral, qui les prend pour les points de chute des 138 ! A la vue de ce qu'il croit être un tir lamentable de l'artillerie secondaire, la colère, qu'avait fait monter progressivement en lui le retard des coups de semonce et

le tir confus de ses navires éclate. Se précipitant à l'entrée du blockhaus, il prend violemment à partie le malheureux officier de tir, qui de toute façon n'y peut rien, et, lui ayant crié : « votre tir est exécrable », quitte la place avant qu'on ait pu lui expliquer sa double méprise.

Par une ironie du sort, cette appréciation était particulièrement erronée, du moins à propos du tir des 305. Il devait ressortir, en effet, du rapport du commandant de la *Zenta* que la salve, jugée encadrante par le *Courbet*, avait comporté un coup but¹.

Le tir des 305 avait donc été excellent et ce n'est pas le moindre quiproquo de la journée que le blâme en soit retombé sur l'officier qui avait fait but sur la *Zenta* à sa première salve de réglage.

Somme toute, l'affaire était assez mince et peu glorieuse pour nos armes. Elle n'en est pas moins, peut-être, plus riche d'enseignements que ne l'aurait été un succès plus brillant.

Tout d'abord, elle illustre notre degré d'impréparation à la guerre. On peut se demander, en effet, ce qui se serait passé si, au lieu d'un petit croiseur sans défense, l'armée navale avait rencontré les navires de ligne autrichiens. Il est bien probable, certes, qu'on aurait fait l'économie des coups de semonce et que le tir du *Courbet* et du *Jean-Bart* se serait effectué normalement. Mais on ne voit pas pourquoi celui du reste de l'armée navale aurait été moins désordonné. En fait, les bâtiments tiraient bien individuellement mais leur entraînement avait été conduit comme si, naviguant ensemble, ils devaient combattre isolément. Lacune singulière à une époque où on ne croyait qu'au combat d'escadres.

On peut aussi remarquer combien il est dangereux de modifier au dernier moment des règles établies. Plus un navire est bien entraîné, plus l'observation des consignes y prend un caractère machinal. Et il faut que cela soit, car au combat, on ne dispose pas nécessairement de sa liberté d'esprit ordinaire. L'introduction d'un élément nouveau dans cette organisation cohérente mais complexe risque en raison même de son caractère mécanique, d'avoir une cascade de conséquences imprévisibles et, peut-être, impossible à rattraper. En l'espèce, l'ordre de tirer des coups de semonce a certainement gêné le service artillerie du *Courbet*, qui n'y était pas préparé, et y a causé un certain flottement. Mais il a aussi provoqué l'ouverture du feu par le *Jean-Bart*, ce qui dépassait manifestement les intentions de l'amiral.

Dans un autre ordre d'idée, cette affaire montre combien il est avantageux qu'un amiral dispose d'une passerelle de majorité dotée de moyens indépendants de ceux du bord. Les officiers d'état-major, en effet, ne sont pas nécessairement au courant des détails d'organisation des services du bâtiment. S'ils usent des installations d'un service ils peuvent, à leur insu, perturber sa marche. Les officiers de la majorité qui utilisaient le télémètre central du *Courbet* avaient certainement les meilleures raisons du monde de le faire. Ils n'en privaient pas moins l'artillerie de 138 de ses moyens de télémétrie et il y avait peu de chances qu'un simple télémétriste ose le leur faire remarquer.

1. Le rapport précise que le coup avait atteint le navire à la flottaison, soulevant une forte colonne d'eau et d'éclats. C'est probablement cette gerbe qui a masqué le coup but au *Courbet* et l'a fait prendre pour un coup court. Quatre officiers et 125 hommes de la *Zenta* réussirent à se sauver à la nage et à atteindre Castel Latva. L'amiral avait fait signaler aux torpilleurs les plus proches de se porter à leur secours, mais ceux-ci, qui étaient anglais, ne comprirent pas l'ordre.

Enfin, un amiral n'en est pas moins homme et, comme tel, sujet à des accès d'humeur ou d'impatience. Que ceux-ci soient intempestifs ou justifiés, il n'est pas souhaitable qu'ils se manifestent directement au personnel du bord, au risque évident d'interférer avec l'action du commandant. Dans l'affaire de la *Zenta*, l'erreur de l'amiral n'était pas tellement de confondre les gerbes de l'ennemi avec les siennes (tout le monde peut se tromper et il n'avait aucun moyen d'appréciation) ni de reprocher à l'officier chargé du tir de 305 ce qu'il croyait être un mauvais tir de 138, mais il n'aurait pas dû s'adresser directement à un officier du bord, dont la situation en service est rigoureusement définie dans une stricte hiérarchie. Bien sûr, une telle attitude s'explique par l'excitation de l'action et ne se serait pas produite en temps normal, mais c'est justement au combat qu'un incident de ce genre est surtout à éviter. Et il est certain que, si l'état-major de l'amiral et celui du bâtiment avaient occupé des locaux distincts, cette erreur n'aurait matériellement pas pu être commise.

L'analyse d'un événement militairement aussi peu important que l'affaire de la *Zenta* peut paraître de peu d'intérêt. Et, certes, les conditions du combat moderne sont trop éloignées de celles de l'époque pour que les enseignements techniques que l'on peut en tirer soient guère utilisables. Mais il convient de se rappeler que, quels que soient les moyens utilisés, ils sont toujours mis en œuvre par une organisation humaine et que les hommes eux, changent peu.

J. Le Comte,
Capitaine de Vaisseau (e.r.)

Pièce n° 3

ÉPILOGUE DE L'AFFAIRE DE LA ZENTA

Extrait des Travaux du Service Historique de la Marine sur la guerre 1914-1918 - « Les opérations en Adriatique » par le C.F. de Brouac de Vazelhes (pages 37 et 38).

Epilogue de l'affaire de la *Zenta* : Il y eut 6 officiers et 130 hommes survivant à la destruction de la *Zenta* ; ils furent capturés par les Monténégrins. L'amiral autrichien Winterhalter écrit qu'il y avait parmi eux leur héroïque commandant, le capitaine de frégate Pachner, et qu'ils nagèrent pendant 5 heures ; il blâme les Français de ne s'être pas portés au secours des naufragés. (La Marine austro-hongroise dans la guerre mondiale : petit opuscule de 10 pages traduit d'un document italien.)

Le 26 août, les Affaires étrangères écrivaient au ministre de la Marine :

L'ambassadeur des Etats-Unis à Paris a reçu de son collègue de Vienne le message suivant du Gouvernement austro-hongrois :

« Le croiseur autrichien *Zenta* a eu dernièrement une rencontre avec des navires français. Depuis, l'on ignore si des marins morts, blessés ou naufragés ont pu être recueillis par des navires français.

« Le Gouvernement austro-hongrois désirerait avoir une liste des noms des survivants et savoir où ils se trouvent actuellement... conformément à la Convention de La Haye... »

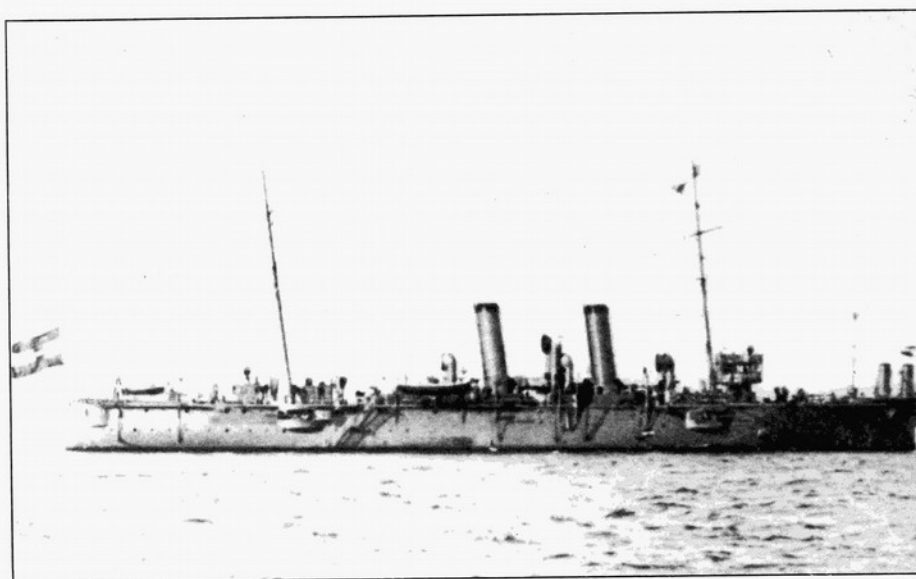
La lettre fut transmise le 28 août au C.E.C.

Le 13 septembre, l'E.M.G. télégraphiait au C.E.C. :

« Le ministre de France à Copenhague télégraphie :

« Dans une interview publiée par un journal de Copenhague, le ministre d'Autriche a accusé le vaisseau français qui a coulé la *Zenta* d'avoir refusé de recueillir les matelots qui se débattaient dans les eaux. Il serait bon de pouvoir indiquer comme réfutation le nombre de prisonniers qui ont été faits par vous dans ce combat. Je vous prie de me fournir à ce sujet tous renseignements utiles. »

Le C.E.C. répond le 26 septembre que, soucieux d'éviter des pertes d'existences inutiles, il a fait cesser le feu dès que la situation lui parut sans espoir. Il aurait voulu de plus assurer le sauvetage de l'équipage, mais il n'avait alors à sa disposition que des bâtiments de haut bord qu'il ne pouvait ni stopper à cause des sous-marins, ni engager dans les champs de mines. La proximité de la côte laissait d'ailleurs supposer que les survivants de la *Zenta* pourraient être recueillis par des embarcations.



Le croiseur léger austro-hongrois *Zenta*
coulé par les cuirassés de l'Armée
Navale le 16 août 1914.

158